

Montréal

« NATUREL VIRTUEL »

Patricia Gauvin et Lise-Hélène Larin, « *Naturel Virtuel* », Arts N.D.G., Montréal, 9 janvier - 3 février 2002

réalité virtuelle, voilà une expression à laquelle il est bien difficile d'échapper de nos jours. Mais qu'en est-il justement de la nature à l'époque du virtuel ? Doit-on opposer naturel et virtuel ou faut-il les unir dans une perspective dialectique ? Voilà la double problématique à laquelle se sont confrontées, dans leurs installations respectives, Patricia Gauvin et Lise-Hélène Larin.

À première vue

À première vue, Patricia Gauvin s'est chargée du naturel. « Chassez le naturel, il revient au galop »¹, nous avertissait le poète Horace (dans la traduction de Destouches) dès le I^{er} siècle avant J.-C. Aussi l'artiste a-t-elle choisi de nous le montrer dans son unicité. En effet, chacun des carrés qui sont exposés en grille sur les murs est constitué d'une accumulation d'éléments végétaux (pour la plupart) appartenant tous à la même espèce : feuilles, branches, racines, tiges, pétales, graines ou écorces s'y expriment à tour de rôle. Ce processus d'accumulation n'est certes pas sans rappeler le travail des Nouveaux Réalistes – je pense à Arman² en particulier –, bien que leurs matériaux de prédilection fussent constitués par les rebuts de la société contemporaine urbaine. Quant à Lise-Hélène Larin, elle aurait apparemment choisi le virtuel avec son installation constituée de boîtes lumineuses et d'un moniteur vidéo. Mais s'il en était simplement ainsi, cette exposition ne nous interpellait guère. Et de fait, c'est justement ce mouvement de balancier entre naturel et virtuel auquel sont soumises les œuvres de ces deux artistes qui fait l'un des intérêts majeurs de leur association.

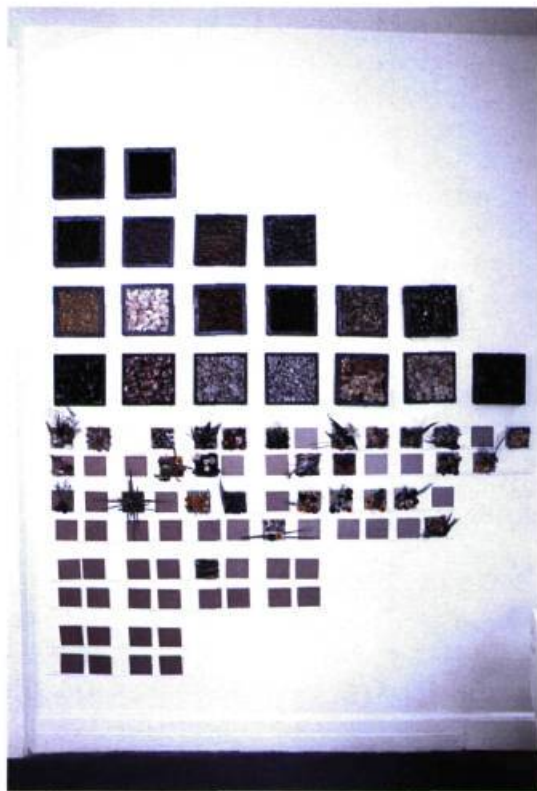
La cire et le polymère

Certes, le matériau de base utilisé par Patricia Gauvin a bien été emprunté à la nature et c'est un produit éminemment naturel – la cire – qu'elle a utilisé pour le fixer au fond de chaque réceptacle. Mais alors que tout ce qui vit est destiné à périr, voici qu'elle lui confère une quasi éternité en le recouvrant d'un produit issu de la technologie moderne : la résine synthétique, celle qu'utilisaient d'ailleurs les Nouveaux Réalistes dont nous la rapprochions précédemment. Quant aux cadres qui entourent les carrés, ils sont, malgré leur apparence rustique, des hybrides puisque l'artiste a mêlé, pour les réaliser, de la cendre de foyer en polymère. Et s'il est vrai qu'on peut admirer encore aujourd'hui les mousses préhistoriques que l'ambre emprisonne dans sa résine fossile, on peut imaginer que les hommes du futur retrouveraient, après quelque cataclysme, une vé-

gétation disparue grâce à ces œuvres d'art. Puisque, de tout temps, les artistes ont cherché à laisser une trace de leur passage sur terre, Patricia Gauvin y laisserait alors une empreinte aussi détachée que possible de l'ego.

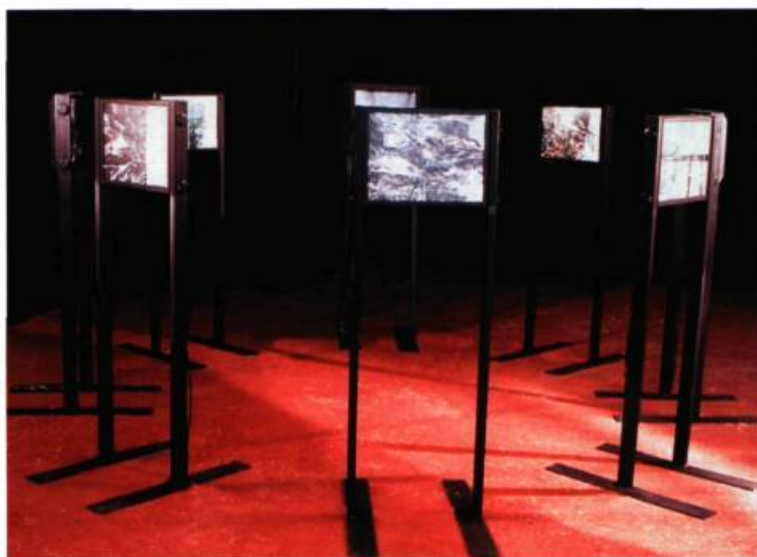
Une nature archétypale

Dans les boîtes lumineuses et sur l'écran du moniteur, c'est la nature au plus près que semble vouloir nous montrer Lise-Hélène Larin. En effet, je n'y ai pas vraiment vu de paysage, fût-il abstrait, à la façon dont un Luc Bergeron représente encore ce mouvement aujourd'hui, et avec maestria. J'ai cru plutôt distinguer des herbes polychromes agitées par le vent sur le moniteur et fixées, dans des instantanés, dans les boî-



Patricia Gauvin, *Carrés-nature*.

tes lumineuses. Mais qu'en est-il vraiment ? Rien de tout cela n'existe dans la nature. L'artiste a peint la surface virtuelle d'objets polygonaux inventés tout en donnant un rôle essentiel, mais inversé, à l'anamorphose : aussi nous prenons pour des éléments naturels ce qui n'en est pas, autrement dit, l'abstrait pour le figuratif. En art, nous savons bien que le vraisemblable est souvent plus crédible que le vrai. Lise-Hélène Larin a eu recours à l'univers numérique pour aller chercher la nature archétypale qui gît au fond de notre inconscient collectif. Or celui-ci s'exprime égale-



Lise-Hélène Larin, *Métal*, 2002. Installation d'animation 3D. Photo: R. R.

ment, comme l'a démontré Jung, sous la forme du mythe. On est donc en droit d'établir un rapport entre la disposition circulaire de l'installation et le cercle que les elfes³, ces petites divinités de la nature, laissaient – dit-on – sur l'herbe qu'ils avaient foulée. Après avoir contemplé de l'extérieur les boîtes lumineuses, le regardant, désireux de voir de plus près la vidéo, entre à l'intérieur du cercle. Quand il ressort, il éprouve un doute, finalement assez semblable à celui que cause l'anneau de Möbius, sur l'intériorité ou l'extériorité de l'œuvre. Cette mise en espace, qui incite le public au déplacement, enrichit beaucoup à mon avis le propos de l'artiste.

La part de l'autre

Patricia Gauvin, qui met l'accent, dans toutes ses œuvres récentes, sur l'interactivité, proposait aux personnes présentes lors du vernissage de créer à leur tour, tels des Paul Klee⁴ en herbe (c'est le cas de le dire!) des « carrés magiques » avec les brassées de feuilles et de fleurs mises à leur disposition. Les participants collaient alors sur des supports de carton à l'aide de cire les éléments choisis, puis accrochaient au mur, artistes le temps d'une exposition, les œuvres qu'il venaient de réaliser. Quant aux collectionneurs, ils composaient leur propre polyptyque en choisissant leur séquence des carrés de l'artiste selon la sensualité de la texture et la richesse de la couleur. Mais la participation émotive, elle, était générale et l'on se serait cru invité par Georges Pérec⁵ à poursuivre ses « Je me souviens » car l'un évoquait, en regardant un carré de graminées, les vacances qu'il passait, étant enfant, à la campagne tandis qu'un autre, devant une accumulation d'airelles, se rappelait celles qu'il cueillait auprès du chalet familial. C'est ainsi que l'affect se manifestait dans toute sa naïve spontanéité.

Pour subtile qu'elle fût, l'interactivité était présente aussi dans l'installation de Lise-Hélène Larin. En effet, enveloppé par la musique (faussement) naturelle de Claire Piché, « Atmosphère », le regardant se rendait

compte, après un certain temps, que les images qu'il voyait dans les boîtes lumineuses avaient été choisies parmi celles qui se déroulaient sur l'écran. Il s'efforçait alors, jeu vidéo d'un nouveau type, de les identifier au fur et à mesure qu'elles apparaissaient.

La nature incontournable

En ce qui concerne le facteur temps, on pourrait conclure que Patricia Gauvin et Lise-Hélène Larin le mettent en jeu de deux façons bien différentes. En effet, si la première transforme l'éphémère en durable, la seconde nous incite à réfléchir sur le rapport entre l'instant et la durée. Quant à la nature, il semble bien qu'il faut encore la voir comme un élément quasi incontournable dans une pratique artistique contemporaine.

FRANÇOISE BELU

NOTES

- 1 « Chassez le naturel » : le vers d'Horace (Épîtres I, 10, 24). « Naturam expelles furca, tamen usque recurret », signifie exactement : « Chassez la nature avec une fourche, elle reviendra toujours en courant ». C'est Destouches (1680-1754) qui en a fait cette adaptation dans *Le Glorieux* (III, 5).
- 2 Artiste américain d'origine française (né à Nice en 1928), Arman, comme tous les membres du Nouveau Réalisme qu'il contribue à fonder en 1960, utilise les objets de la quotidienneté citadine et situe la création dans le seul choix de l'artiste. Il commença à partir de 1959 ses séries de Poubelles et d'Accumulations d'objets. (*Le Petit Robert des noms propres*, éd. 1987, p. 118.)
- 3 Elfe, génie qui symbolise les forces de l'air dans certaines mythologies scandinaves. *Le Robert, Dictionnaire de la langue française*, tome 3, éd. 1987, p. 856.
- 4 Paul Klee, peintre, graveur et écrivain allemand (1879-1940). Son art de suggérer, de créer un climat onirique apparaît dans ses compositions fantastiques d'éléments disparates aussi bien que dans les œuvres où il recourt à un langage plastique strictement abstrait (série des Carrés magiques, à partir de 1922). (*Le Petit Robert des noms propres*, éd. 1987, p. 1131.)
- 5 Georges Pérec, écrivain français (1936-1982). Avec « Je me souviens » (1978) et « La vie mode d'emploi » (1978), il dressa un inventaire du monde réel dans un style où l'humour ne doit pas masquer un savant jeu de citations et de références (*ibid.*, p. 1602).